



Monín le dijo a Kiko:



Subió una mona a un nogal,
Y cogiendo una nuez verde,
En la cáscara la muerde;
Lo que le supo muy mal.
Arrojóla el animal,
Y se quedó sin comer.

Y Kiko respondió a Monín:



Así suele suceder
A quien su empresa abandona,
Porque halla, como la mona,
Al principio de vencer.



L'OMBRETTE ET LA GRENOUILLE-TAUREAU

Il y a bien longtemps, une famille de Hotentots vivait près d'un vlei qui le plus souvent était plein d'eau. C'étaient des gens heureux, le père, la mère et quatre enfants. Ils habitaient un solide rondavel fait de nombreuses peaux de bêtes prouvant que le père était un habile chasseur.

Les deux garçons et leurs sœurs jouaient volontiers près du vlei, et l'ombrette, cet oiseau à huppe, les observait souvent. En grandissant, les enfants s'enhardirent et s'approchèrent de plus en plus du vlei, bien que les parents leur eussent vivement recommandé de ne pas la troubler, car c'était le seul bassin sur des kilomètres à la ronde.

L'ombrette ne disait rien, elle se contentait d'envoyer des coups de bec aux grenouilles qui, perdues dans la contemplation de la campagne, s'attardaient près des bords.

Un jour, la mère envoya ses fils chercher de l'eau afin de cuire du miel. Ils coururent jusqu'au vlei et y firent une petite grenouille qui avait sauté sur le bord tandis que l'ombrette se promenait de l'autre côté. Les méchants garçons se mirent à lui jeter des pierres, s'encourageant à qui viserait le mieux. L'oiseau s'envola en se jetant en l'air, et tout à coup elle fut au-dessus de leur tête en criant :

— Cessez ! Cessez ! Vous le regretterez !

Mais un des garçons lui lança un caillou, tandis que l'autre cherchait à frapper la grenouille. L'ombrette, furieuse, partit faire son rapport au Grand Serpent des Eaux, qui lui donna ses instructions. La mère, impatientée, appela les enfants, qui se dépêchèrent de lui apporter l'eau demandée.

Toutefois ils avaient trouvé le jeu fort amusant, et le lendemain revinrent au bord du vlei. Il n'y avait plus de petite bête curieuse sur la berge, d'ors pour observer le fond de l'eau ils mirent le pied sur de larges feuilles de nénuphars, croyant qu'elles supporteraient leur poids, mais elles cédèrent ; ils s'enfoncèrent et pendant qu'ils plougeaient, le Grand Serpent les changea en grenouilles. Aussitôt, l'ombrette sortit de sa cachette derrière les buissons et vola au-dessus du bassin en criant : « Je le savais... je l'avais bien dit !... » Puis elle se posa sur le rivage et continua de surveiller les gre-

nouilles, qui cherchaient à s'échapper.

Tous les matins, Bullfrog, la Grenouille-Taureau, maître de ballet, réunissait les grenouilles au fond du bassin afin de régler leurs entrecuises, de les faire chanter en chœur, enfin de préparer pour le soir une représentation capable de distraire le Grand Serpent. Elle était vieille et poussive, ne pouvait plus danser, mais c'était un professeur compétent et, bien que sévère, joyeux et de bonne humeur, à condition de ne pas être irritée par ses élèves. Dans ces cas-là, les yeux lui sortaient de la tête comme des balles prêtes à frapper les récalcitrantes. Toutefois sa colère tombait vite, et les petites danseuses connaissaient un bon moyen de la calmer :

— Maitresse, lui disaient-elles, chanter-nous une belle chanson, nous sommes si fatiguées !
Et Bullfrog, qui se croyait une chanteuse émérite, acquiesçait volontiers. Au premier coassement, sa bouche s'ouvrait énormément et ses yeux prenaient un regard inspiré.

— Kraak, kraak, kraak ! coassait-elle, et les petites grenouilles se couchaient sur le dos dans la vase brune et verte, agitant leurs jambes en cadence sur l'air qui ne variait guère.

Lorsque les deux grenouilles qui avaient été de petits Hotentots arrivèrent au fond de l'eau, Bullfrog leur souhaita la bienvenue et les installa sur une pierre moussue afin qu'elles assistassent à la leçon.

Jambe gauche, tendez le cou. Rentrez jambe gauche et le cou. Jambe droite en avant, tendez le cou. Rentrez la jambe et le cou.

Le corps de ballet suivait ses ordres à la perfection, surtout aujourd'hui où il y avait des spectateurs.

Rentrez les jambes. Pliez les : attention ! sautez !

Toute la bande bondit en une seule ligne avec un ensemble parfait. L'eau tourbillonnait sur la tête de chacune des danseuses. C'était un spectacle impressionnant.

— Eh bien, mes enfants, demanda Bullfrog, que dites-vous de cela ? hein ?

— C'est magnifique, madame !

— Vous en feriez bientôt autant, assura la Grenouille-Taureau en leur envoyant une petite tape amicale. Allez, remontez toutes au soleil, ajoutez-les, s'adressant à sa troupe, et je vais chanter pour vous, les nouvelles venues. Suivez-moi.

La Grenouille-Taureau les prit chacune par une patte et nageant avec vigueur les ramena à la surface.

— Asseyez-vous sur ce rocher, petites grenouilles vertes, dit-elle, et écoutez.

Tout près de là, une roche pointait hors de l'eau et toute une compagnie de ces petites bêtes se reposait en attendant la représentation du soir.

— Kraaak... kraak, kraak... coassa Bullfrog d'une voix puissante qu'on entendait à une lieue à la ronde, assourdissant les pauvres petites nouvelles qui étaient bien trop effrayées pour protester.

Au bord du vlei, l'ombrette cessa d'aller et de venir, étendit ses ailes, et volant au ras de l'eau,

se posa à côté de la maîtresse de ballet.

— Qu'est-ce qui te prend, qu'est-ce qui te prend, Bull ?

L'autre roula des yeux mécontents et sans s'arrêter, fixa l'oiseau comme pour dire : Comment oses-tu interrompre une grande artiste ?

— A quoi penses-tu, à quoi penses-tu ? continua l'ombrette. Le soleil est encore haut dans le ciel et te voilà chantant à tue-tête. C'est ridicule. Qu'est-ce que va dire le Grand Serpent si le chef des chœurs est enroué avant le concert ?

— Ferme ton bec, ombrette, coassa Bullfrog. Une voix aussi assoupie que la mienne ne s'enroue jamais, au contraire, elle s'améliore en chantant. Et se tournant vers les deux petites

grenouilles épouvantées, elle demanda : N'avez-vous pas remarqué que mes notes résonnent de plus en plus comme des cloches ?

L'ombrette leur jeta un regard sévère. Elles étaient fort embarrassées. Fallait-il risquer de lui déplaire ou mécontenter la Grenouille-Taureau ? L'oiseau les terrifiait car il était cause de leur transformation.

Avant même qu'elles eussent trouvé une réponse, celui-ci éclata de rire.

— Par ma huppe ! s'écria-t-il, mais vous bien ces enfants masquées de grenouilles ! Tiens...

— Comment avait-il pu les reconnaître ?

— Oui, oui, je sais qui vous êtes. Cela vous étonne, hein ? L'ombrette est très savante, vous

pouvez me croire. Jamais des grenouilles nées au fond de l'eau, ne sont pourvues, à votre âge, de jambes et de bras aussi développés. Nous ne permettons pas à nos bébés de faire des bêtises, non, mes amis. Ces jambes et ces bras, nous ne les leur accordons qu'à l'âge de raison. Si les Hotentots avaient un peu de bon sens, ils feraient de même et leurs enfants éviteraient bien des malheurs !

— Oh ! Ombrette, reverrons-nous jamais nos parents ?

— L'oiseau digna de sa paupière droite si lentement qu'ils en furent ébahis.

— Qui sait ? Qui sait ?... ça viendra-t-il. Puis étendant les ailes, il partit par-dessus le bassin en criant : Faut que je m'en aille, faut que je m'en aille...

La Grenouille-Taureau envoya un coup de pied amical aux petites grenouilles.

— Reposez-vous, verdettes, reposez-vous. Nous aurons une belle représentation ce soir.

L'oiseau alla se poser sur le rondavel des parents hotentots en criant :

— J'ai des nouvelles... J'ai des nouvelles...

Le père, la mère et les deux petites filles sortirent en toute hâte, conscients que l'ombrette avait bien des choses que les hommes ignorent.

Celle-ci les considéra du haut du toit.

— Vos deux fils sont changés en grenouilles, annonce-t-elle.

La mère éclata en larmes et le père devint blanc de rage.

— C'est ta faute, oiseau cruel ! s'écria-t-il.

— Je ne suis pas cruel, ce sont tes fils qui l'ont été, ils ont attaqué d'innocentes grenouilles, d'innocentes petites bêtes qu'affectionne le Grand Serpent.

— Mais comment les retrouver ? sanglota la mère.

— Lorsque vos bonnes actions dépasseront les mauvaises dont vos fils sont coupables.

— Je ferai tout ce que vous me direz, gémit la mère.

Mais le père ne pouvait maîtriser sa colère.

Ces enfants ont désobéi à leur mère, mais ils étaient innocents du mal qu'ils pouvaient faire aux grenouilles.

— Ils apprendront, répondit l'ombrette qui s'envola en caquetant : « Faut que je m'en aille, faut que je m'en aille », et elle disparut dans le ciel.

Les deux petites filles avaient écouté en silence. Elles allaient beaucoup leur père et ressemblaient douloureusement leur ab-

sence. Cette nuit-là très tard elles se glissèrent hors de la hutte, tandis que leurs parents dormaient, et s'arrêtèrent au bord du vlei. L'eau était très calme et la lune montait haut dans le ciel. Les chants rythmés des grenouilles remplissaient l'air, le concert donné au Grand Serpent battait son plein.

— Kraak, kraak, kraak, chantaient un groupe, et l'autre répondait : Krippeti, krippeti, krippeti, krip. Le contrepoint était parfait et une des filles chuchota :

— Le Grand Serpent doit être satisfait ce soir, la musique est splendide.

— Je crois que nos frères chantent dans le chœur Krippeti-krip, répondit l'autre. Elles s'assirent toutes deux sur une pierre et, malgré leur frayeur, écoutèrent une grande heure.

De son nid au-dessus du bassin, l'ombrette les aperçut toutes tristes au bord de l'eau et son regard s'adoucit.

— Pauvres enfants, elles se sentent bien seules, se dit-il.

À présent, les grenouilles commencent le ballet. L'eau jaillissait sous leurs ébats ou ondulait en vagues lentement pendant que les petites bêtes sautillaient. Le flot, fluide des danseuses se démenant dans la vase montrait combien elles y allaient de bon cœur. Les fillettes, très intéressées, tournaient la tête à droite ou à gauche lorsque les danseuses sautaient au-dessus de la surface du bassin et replongeaient de nouveau.

« Leurs frères leur manquent, se dit l'ombrette. Elles ont du chagrin. » Et comme malgré son aspect sévère, il avait du cœur, il résolut de faire quelque chose pour elles.

Les petites se penchèrent sur le bassin pour voir les grenouilles de plus près. L'ombrette vola hors du nid, plana sur leurs têtes et plouf ! Elles tombèrent la tête la première dans le vlei et se transformèrent, immédiatement, en deux beaux puds de nénuphar dont les feuilles flottaient.

Le lendemain, à l'heure de la récréation, les grenouilles découvrirent ces plantes nouvelles.

Elles sont magnifiques, cria une des meilleures danseuses, les feuilles sont larges et bien lisses, on peut s'y étendre à l'aise et s'y reposer longtemps.

Tandis que les autres nénuphars sont pareseux, reprit une de ses compagnes. On n'a pas eu le temps de prendre un bon bain de soleil qu'elles se referment déjà.

(A suivre.)

LAS AVENTURAS DE NONO EN EL PAIS DE AUTONOMIA

(Continuación.)

Te hablo un lenguaje poco comprensible para tu edad, pero cuando me ignorancia y no por mala inclinación, te engañas, a tu lado me tendrías para ayudarte.

No temas, ven, voy a conducirte cerca de compañeros de tu edad que te enseñarán mejor que yo a ser como te debes.

Y Nono vio cerca de sí un carro tirado por seis hermosas, ágiles. A un signo de la dama, mudo de admiración, tomó asiento cerca de ella en el carro, y tomando su vuelo los cigüeñas se elevaron en los aires. El joven viajero sólo desapareció poco a poco los detalles de la campiña, que parecían desfilarse bajo sus pies; los bosques se hacían cada vez más pequeños hasta el borde de su follaje semejaba el tapiz de una pradera.

Después de haber recorrido cierto tiempo las alturas, las cigüeñas bajaron al suelo acercándose a la tierra. Nono sólo distinguía en primer término las colinas, luego los ríos, después distinguía los árboles y por último un edificio que le pareció como un juguete en medio de un jardín immense, que se extendía por sus territorios cubiertos de musgo y por sus parterres de colores colorados. En el jardín se paseaban multitud de personajes que parecían diestros.

Hacia aquel jardín se dirigieron las cigüeñas, depositando los cuerpos al pie de la escalinata del edificio visto desde las alturas, que resultó ser un palacio magnífico.

A la llegada del carro, aquellos que Nono había percibido, que eran niños de la edad de los cuales él mismo tenía, se acercaron, y cuando descendió la compañía de Nono todos se precipitaron hacia ella con aclamaciones de alegría.

— ¡Solidaria! Nuestra buena Solidaria (Viva Solidaria) — gritaban. — Queríamos saber, sin poder conseguirlo, dónde os habíais dirigido. Nos habéis dejado sin adiestrar antes.

— ¡Vaya, vaya ! — decía la dama, que no podía satisfacer a tanto chiquillo que se empujaba a su alrededor con la esperanza de obtener una caricia, un beso o una palabra cariñosa. — si os echáis sobre mí de esa manera conseguiréis derribarme.

Os reservo una sorpresa; ya lo veréis: he ido a buscaros un nuevo compañero. Cuenta con vosotros para ponerle al corriente de nuestro género de vida, y hacérsela agradable para que disfrute de ella con alegría.

Y aludió dirigiéndose hacia Nono: — No te alejes nunca de tus compañeros; porque nuestro enemigo Moanado, rey de Agrocraacia, ensueña sus miradas a rondar por el bosque que circunscribe nuestra posesión, y sus genitoros echan mano, para reducirlos a esclavitud, de los imprudentes que se ponen fuera del alcance de nuestro socorro.

Luego, dirigiendo una última sonrisa de animación y cariño a los niños, se retiró en una nube que la ocultó a sus miradas.

Los niños se dispersaron, exceptuando algunos que quedaron para examinar al recién llegado.

— ¿Cómo te llamas ? — preguntó a Nono una niña de aspecto un tanto precario que no parecía de ocho años.

— Nono, — respondió el pobrecillo,

intimidado al verse objeto de todas las miradas.

— Yo me llamo Mab, — repuso la alegre cigüeña; — si quieres seremos compañeros; tu figura me agrada; te enseñaré nuestros juegos, y ya verás cómo se pasa aquí la vida alegremente. Por lo tanto no hay maestros que castiguen ni justicidn obligando a una quietud enojosa. Luego te presentaré a mis amigos Hans y Biquette, mis mejores camaradas; pero hay otros muchos; ya conocerás a todos.

Y aludió, dirigiéndose a Hans: — ¡Verdad que quieres ser camarada del nuevo ? — dijo la niña, dirigiéndose al nombrado.

— Seguramente, — dijo el personaje, que la mirada representaba diez años, — con tal que sea campechano.

— ¿Cuántos años tienes ? — preguntó a Nono.

— Nueve.

— ¿De dónde vienes ? — preguntó una rubia de siete años.

— ¡Qué curioso es esta Dalia ! — dijo Mab.

— Respondele que la importa, — dijo uno de los presentes. Aquí nadie se ocupa de dónde se viene; con ser

buena cecitas y pequeños herramientas apropiadas sus fuerzas. Todos tendían las manos, gritando: — ¡A mí, a mí ! Mab !

— ¡Y mi hermana Libertad, — me tendrá hoy quien le ayude ! — dijo Labor sonriendo y señalando una mujer joven vestida con un ropaje flotante, color verde mar y que llevaba la cabellera negra sobre la espalda.

— Yo he ido esta mañana, — dijeron varios niños y niñas.

— Ya iré yo — dijo Biquette.

— Y yo también, — dijeron otros, y tomando pequeños cubos que la mujer les acercaba, la siguieron hacia un edificio situado al extremo de aquel campo.

Nono miraba sin decir palabra, permaneciendo cerca de Mab y de Hans, que no se movieron del lado de Labor.

— ¡Hans, tocando a Nono con el codo. — ¡Labor, un cestillo para el nuevo !

— ¡Ah ! eres tú el que Solidaria ha tomado bajo su protección, — dijo Labor. — Aproxímate, muchacho. Ya sé que tienes amigos. ¿Crees que estarás aquí contento ?

— Creo que sí, dijo Nono tomando el cestillo y la herramienta que le presentaba Labor.

— Yo estoy seguro de ello. Ve con tus compañeros que te esperan y te enseñarán lo que ha de hacerse.

Terminada la distribución de los cestillos, los niños se dividieron en grupos, eparciéndose por el plantío de árboles frutales que limitaba aquel campo, del cual estaba separado por postes que sostenían cuerdas para sostener frutas y pendientes, los frutos dorados y toda clase de árboles frutales.

— Ven, Dalia; deja a los otros que van con Libertad a ordeñar las vacas. A mí también me gusta la leche; pero no me dierdes andar detrás de aquellos animales, que me hacen temer siempre que me den una patada; es mucho más divertido gatear por los árboles.

— A mí — repuso Hans — me gusta trabajar en los establos. No hay peligro de que las vacas hagan; esas buenas bestias son bien tranquilas; pero yo he estado esta mañana, y no me gusta hacer dos veces seguidas la misma faena.

Algunos otros niños se unieron al grupo de Nono, Hans y Dalia.

— ¿Qué vais a coger ? — dijo uno de ellos.

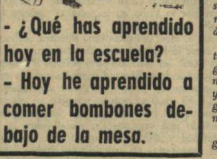
— No sé. ¿Qué preferes tú ? — dijo Hans dirigiéndose a Nono. Ya ves, hoy voy a melocotones, peras, ciruelas, bananas, ananas, grosellas y fresas: escoge.

Y con el ademan señalaba a Nono el amplio plantío donde se hallaban reunidos, no sólo los frutos de todas las latitudes, sino que al mismo tiempo maduraban los de las diversas estaciones, desde los árboles de la misma especie se hallaban en todos los grados de madurez, desde la flor hasta el fruto maduro y dispuesto para ser cogido.

Hallábanse en aquel momento al pie de un soberbio cerezo, que ostentaba bellísimas cerezas, negras y carnosas.

— ¡Oh ! cerezas. ¿Cuánto tiempo hace que no las has comido ? — dijo Nono, engolosinado por los frutos que pendían sobre su cabeza.

(Continuara.)



- ¿Qué has aprendido hoy en la escuela?

- Hoy he aprendido a comer bombones debajo de la mesa.

buena compañero basta. Vamos a jugar.

Y tomando a Nono por la mano, le dijo:

— ¿Quieres visitar el jardín ?

— Con mucho gusto.

Te olvidas que pronto será la hora de hacer la recolección para la escuela, no sólo los frutos de todas las latitudes, sino que al mismo tiempo maduraban los de las diversas estaciones, desde los árboles de la misma especie se hallaban en todos los grados de madurez, desde la flor hasta el fruto maduro y dispuesto para ser cogido.

Hallábanse en aquel momento al pie de un soberbio cerezo, que ostentaba bellísimas cerezas, negras y carnosas.

— ¡Oh ! cerezas. ¿Cuánto tiempo hace que no las has comido ? — dijo Nono, engolosinado por los frutos que pendían sobre su cabeza.



- ¿Y tú quieres ser hombre de carrera?

- No papá, de carreras de automóviles.

Biblioteca de Comunicación

CEDOC



- ¡Ayuda a tu madre!

- ¿A qué?

- A romper platos.